

## LE DANSEUR DUPORT EN RUSSIE

A notre époque, cent vingt-cinq ans après l'arrivée de Louis Duport en Russie, il est difficile de discerner quels étaient les motifs qui incitaient cet illustre artiste, le premier danseur de Paris, qui brillait sur les scènes des théâtres de l'Ambigu, de la Gaieté, et de l'Opéra, lorsqu'il quitta la France pour partir à Saint-Pétersbourg.

Était-il séduit par le profit de l'engagement russe, qui lui faisait entrevoir un enrichissement rapide, ou plutôt, n'était-il pas poussé à cet exil par le désenchantement et la perte de l'espoir d'obtenir l'emploi de maître de ballet qu'il ambitionnait tant, ou bien encore, ce qui est plus probable, n'était-il pas entraîné à Saint-Pétersbourg par le vif sentiment qu'il éprouvait pour la célèbre tragédienne Georges, ex-maîtresse du Premier Consul, abandonnée de son grand protecteur, et qui s'était enfuie de Paris en Russie?

Nous savons que, le 7 mai 1808, Duport, avec M<sup>lle</sup> Georges et deux voyageuses, quittait Paris. Les préparatifs de départ étaient entourés d'un grand mystère. Personne ne les connaissait, sinon Talma. Les chevaux de poste les attendaient à la première station. Pour ne pas exciter les soupçons, les fugitifs arrivèrent en fiacre. Ils allèrent sans relais, afin d'atteindre Strasbourg à l'aube; là, ils passèrent la nuit, et le matin suivant, ils étaient déjà sur l'autre bord du Rhin.

La direction du grand Théâtre de Pétersbourg avait conclu, le 15 août, un contrat avec Duport pour trois années, lui donnant le privilège d'avoir un bénéfice chaque année, aux frais de la couronne. Au début, il recevait, pour chaque spectacle 1.200 roubles argent (le rouble-argent valant 3 francs — c'était stipulé dans le contrat), c'est-à-dire 3.600 francs par soirée, cachet inconnu à cette époque. Mais, dans la suite, les conditions furent modifiées et le nouveau contrat conclu avec Duport était moins lourd pour la direction, qui ne lui versait plus que 60.000 roubles-argent par an, c'est-à-dire 180.000 francs.

L'arrivée de Paris des deux illustres artistes eut cette conséquence que le Tout Saint-Pétersbourg quitta, l'été de 1808, ses résidences à la campagne pour rentrer dans la ville, bien avant l'époque habituelle.

Duport parut devant le public russe pour la première fois le 21 août, dans un divertissement qui accompagnait

l'Opéra-Comique « *Le Barbier de Séville* », et il suscita dès lors une admiration unanime.

Il était d'une taille moyenne, maigre, bien proportionné, très élancé et excessivement gracieux. Son visage était ordinaire; il n'était ni beau, ni original, ayant le nez « à la Roxelane », c'est-à-dire camus, ce qui est assez rare en France. Mais sa physionomie était toujours agréablement animée, ce qui lui donnait beaucoup de charme. Il volait en trois bonds d'un coin de la scène

du Grand Théâtre à l'autre, et, dans ses entrechats et pirouettes, il se détachait du plancher avec une grâce et une légèreté extraordinaires, comme une balle élastique.

Pour son premier début, il avait composé un programme de danses où il montra quatre genres variés de son art chorégraphique.

Il dansait avec la danseuse Kolossoff, en un style majestueux et noble, grave et calme; avec Delille, au contraire, en un temps vigoureux et rapide, plein de bravoure; avec M<sup>lle</sup> Saint-Claire, en un genre léger et vif, frivole et érotique, et avec M<sup>lle</sup> Daniloff, en un ton passionné, tendre et lyrique. Sous ces quatre aspects de son grand talent, Duport montrait un extraordinaire savoir-faire, et dès le premier soir, il conquiert la sympathie des habitants de Saint-Pétersbourg, surtout de la partie féminine de la

salle. Et, dans la suite, son succès augmenta avec une rapidité invraisemblable, et le suivit durant tout son séjour en Russie.

Au bout de quatre mois, le 6 décembre 1808, eut lieu le premier bénéfice de Duport, pour lequel était au programme le ballet du *Barbier de Séville*. Duport dansait le rôle de Figaro, et il l'exécuta de telle sorte qu'il atteignit à un effet purement personnel. Une agréable agilité dans les relations avec sa partenaire, la vigueur et la vivacité des mouvements de son corps, la légèreté séduisante de sa danse, enthousiasmèrent complètement les spectateurs. Il était aussi souple qu'une balle de caoutchouc. Le plancher sur lequel il mettait ses pieds semblait le repousser en hauteur. Il surgissait devant les spectateurs, du fond de la scène à la rampe, en quelques bonds, et on aurait pu appeler ces bonds plutôt des envolées que des danses. C'est pourquoi on le surnomma « Duport volant ».

Au dire des contemporains, il donnait l'impression d'une machine bien organisée, à l'action définie, mesurée et toujours exacte. Après avoir exécuté toutes les danses



des ballets, faisant les pas les plus difficiles, il restait en possession de ses moyens tout comme au commencement du spectacle; on ne pouvait constater chez lui aucun signe de fatigue.

Le Danseur russe Glouchkowsky, qui dansait avec Duport, a donné la caractéristique suivante de son talent : « Les danses étaient de demi-caractère. Il avait tout ce qui est nécessaire pour un danseur de premier ordre : une grâce extraordinaire, une légèreté, une vivacité et une netteté rares dans ses danses. Ses pirouettes étaient étonnamment variées et atteignaient le plus haut degré de la perfection; il avait beaucoup d'imagination et d'invention; chaque fois il émerveillait les amateurs avec des choses nouvelles et inattendues. Duport les faisait toujours sur les orteils mêmes (pirouettes filées) et, en les accomplissant, il s'arrêtait dans une pose agréable. »

Dans plusieurs mémoires russes, on trouve fréquemment des souvenirs le concernant, car il a laissé une grande impression chez ses contemporains. Le célèbre poète romantique Joukovsky, le prédécesseur de Pouchkine, a écrit sur Duport, dans ses notes sur l'art théâtral. Le poète était étonné que, dans les tours les plus rapides et compliqués, le danseur ne perdît jamais sa légèreté, ni le charme de ses mouvements; et, que, dans l'entrelacement vif et prompt de ses jambes, les yeux du spectateur n'eussent pas le temps de suivre ses mouvements, constatant cependant que tout était

accompli avec une netteté et une exactitude irréprochables. Joukovsky comparait Duport au dieu Zéphyr, qui se présente quelquefois en son propre aspect avec des ailes de papillon, léger, gentil, charmant, doué de tous les agréments qu'il possédait dans l'antiquité, au dire de l'historien de la fable, Ovide; quelquefois, sous la forme d'Adonis, ardent adorateur de Vénus, bien qu'un peu timide en présence de Mars; quelquefois, il représentait le plaisant barbier Figaro, et d'autres fois encore — ce que la postérité croira difficilement — en cafetan bleu russe galonné d'argent, et en bottes à revers rouges de maroquin. »

L'immortel Léon Tolstoï, dans son génial roman : *La guerre et la paix*, mentionne plusieurs fois Duport, qui dansait en 1809 à Moscou. Nous lisons dans le roman : « Là, dans cette grande salle éclairée où, sur les planches mouillées, sautait, avec l'accompagnement de la musique, Duport, ayant les jambes nues, une veste avec des paillettes; et les jeunes filles et les vieillards criaient bravo, en extase. » Dans une autre page, Tolstoï donne une esquisse plus détaillée du succès de Duport : « Les symbales et les trompettes de l'orchestre se mirent à jouer plus fort, et un homme aux jambes nues se mit à sauter très haut. Cet homme était Duport, qui recevait 60.000 roubles par an pour cet art. Tout le monde, au parterre, dans les loges et au paradis, se mit à applaudir et à crier de toutes ses forces, et l'homme arrêta, souriant, et saluant de tous les côtés...

« Parmi les spectateurs s'était élevé de nouveau un grand vacarme et tout le monde criait, avec des visages extasiés : « Duport! Duport! Duport! » Natacha regardait autour d'elle avec plaisir, et souriait joyeusement.

— N'est-ce pas qu'il est admirable, Duport? a dit Hélène en s'adressant à elle.

— Oh! oui, a répondu Natacha. »

Duport avait tellement charmé les dames que quelques-unes portaient sur leurs boucles d'oreilles des petits souliers d'or « à la Duport ». Cette mode était due à une dame de l'aristocratie, adoratrice du danseur, et elle fut très vite imitée.

Duport était vainqueur et avait un grand succès, non pas seulement sur la scène. Pas une paire de jolis yeux qui ne suivît sa figure légère qui volait en tricot, d'un coin de la scène à l'autre.

Les artistes français qui venaient en Russie étaient généralement bien accueillis par la haute société. Les charmants Français et les jolies Parisiennes causaient beaucoup d'embarras dans la vie intime des riches familles russes, comme s'ils avaient apporté une atmosphère d'adultère et des mœurs frivoles et libertines. Le sol était, sans doute, très favorable.

Dans plusieurs épigrammes contemporaines, on trouve le nom de Duport. Voilà, par exemple, l'épigramme sur le comte Ilvostoff, un grand seigneur très populaire dans les milieux de l'aristocratie, à Petersbourg, qui avait des prétentions à versifier et à danser la contre danse aux bals. Un homme

1815,

сего 20 октября  
 ПРЕДСТАВЛЕНА БУДЕТЬ  
 НА РОССИЙСКОМЪ ТЕАТРЪ,  
 КОМЕДІА  
 БРАНЧИВОЙ,  
 и при ней  
 БАЛЕТЪ.  
 Начало будетъ въ 6 часовъ по полудни.

---

За входъ платиши будешь.  
 Въ паркетъ и ложи по 1 руб.  
 Въ партеръ — 50 коп.  
 На верхней галлерей 25 коп.

Ложи отдаются:  
 въ первомъ ряду на 8 персонъ по 10 руб.  
 на 6 — 8 —  
 во второмъ ряду на 6 — 8 —  
 на 5 — 6 —

Желающіе нанять ложи, благоволяшъ прислать въ  
 Луговую миллионную въ домъ подъ No. 55.  
 Ливрейные слуги впусканы быти не могутъ.

Affiche du « Théâtre Russe » (xviii<sup>e</sup> siècle).

d'esprit, l'auteur des épigrammes, a dit de lui très méchamment :

Je dirai du comte, sans vouloir l'offenser,  
Qu'il danse comme Voltaire, et écrit  
[comme Duport.

Tout cela démontre que Duport était alors une étoile de première grandeur, un idéal, un modèle pour les danseurs de ballet. Ce n'est pas en vain que le poète français Bérchoux chantait l'art de Duport dans son poème mi-héroïque, mi-comique : « La danse ou les Dieux de l'Opéra » et glorifiait son talent, le mettant plus haut que celui du célèbre Vestris.

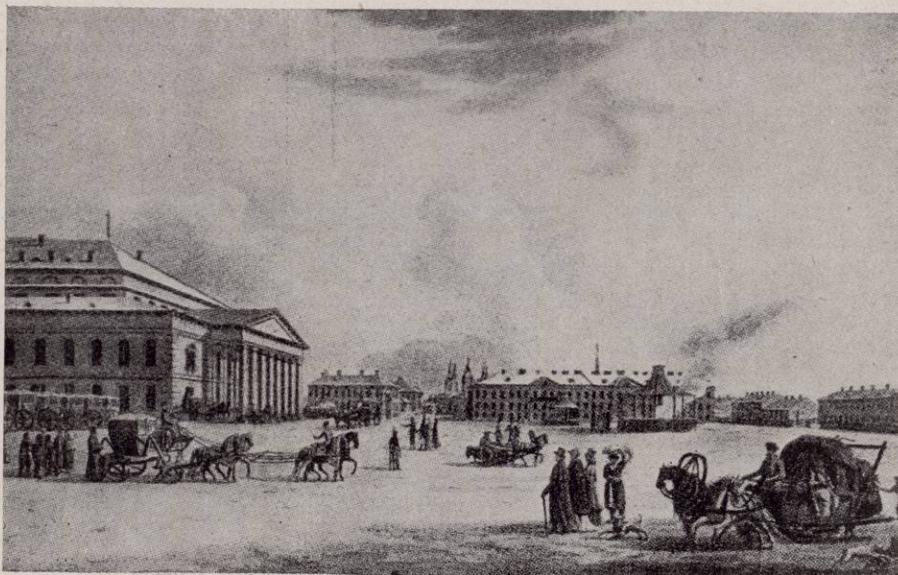
Duport vivait à Pétersbourg avec M<sup>lle</sup> Georges. Là, leur amour, né à Paris, s'affirma définitivement. Lorsqu'une amie de l'illustre tragédienne lui demanda : « Est-ce que vous ne pouvez pas trouver un amant plus beau que le petit et camus Duport ? » Georges répondit qu'elle n'aimait pas le visage de Duport, mais son grand talent.

Pour un temps très court, Duport s'amouracha d'une de ses partenaires, une jeune beauté, Marie Daniloff. Elle n'avait que seize ans ; elle était d'une bonne famille, fille d'un lieutenant de marine, Perfilieff, l'élève la plus aimée du maître de ballet, Didelot. Elle était très gracieuse, et avait beaucoup de talent. Le public l'admirait et l'adorait. Dans presque tous les ballets, Duport dansait avec Daniloff : elle était sa Daphné, sa Flore, sa Vénus. Il dansait avec elle la danse russe, ce qui provoquait l'enthousiasme total de tout Pétersbourg. Ils passaient ensemble chaque matin, chaque soir, et, séduit par la beauté, l'esprit et le talent de la jeune danseuse, Duport l'aima. L'âme ardente de la jeune fille ne pouvait pas rester indifférente à l'attention d'un artiste qui était proche d'elle par son art et son talent. Avec l'emportement d'un cœur de seize ans, elle se laissa emporter par son sentiment. Mais le bonheur ne fut pas long. Duport se refroidit bientôt, et il retourna à son vieil attachement, M<sup>lle</sup> Georges. Cette trahison causa une plaie profonde et incurable au cœur de Daniloff, qui ne put surmonter son chagrin. Elle tomba malade de tuberculose et mourut l'année suivante.

Dans les chroniques du ballet russe, la mort de cette jeune et charmante danseuse est un des plus tristes et touchants épisodes. On se souvient toujours de la mort de Daniloff élégiaquement. Nous lisons dans un article nécrologique : « Le Zéphyr inconstant s'est envolé de sa Flore ; tourmentée de son chagrin, elle est devenue malade et s'est éteinte le 8 juin 1810, à l'aube de sa vie. »

Plusieurs poètes russes, Karamsine, Gnéditz, Milonoff dédièrent des poèmes à la mort prématurée de Daniloff. Le poète Ismailoff a composé cette épitaphe :

Près de cette urne sanglote la Terpsichore,  
Et les grâces sont en larmes :  
Les cendres de Daniloff, de la jeune amie de Duport,  
Sont enfermées en elle.



Grand Théâtre de Saint-Petersbourg.

Le caractère de Duport n'était pas très noble. Il était querelleur, obstiné, mesquin et probablement avare. Il savait faire sa carrière, vivre en bonne intelligence avec les autorités et user à propos de sa situation.

M<sup>lle</sup> Georges, qui était, comme on sait, très prodigue, et faisait souvent des dettes, eut besoin, un jour, de quelque mille roubles pour payer ses créanciers. Elle pria Duport de lui prêter l'argent, mais il ne le lui prêta qu'en gage de ses diamants. On dit qu'à la fin de sa vie, l'avarice de Duport prit des formes malsaines et monstrueuses, et qu'il devint un véritable Harpagon.

On cite l'histoire suivante comme exemple de son mauvais caractère. Lors de son cinquième début, à Pétersbourg, le 5 septembre, après le ballet, « A l'un est promis, et à l'autre est donné », où comme à l'ordinaire, il dansait, le public le rappela. Mais ayant trouvé que les applaudissements n'étaient pas assez chaleureux, il décida de ne pas revenir sur scène. Un artiste apparut pour dire que Duport remerciait le public, mais qu'il ne pouvait se montrer à cause de sa fatigue. Le public, indigné, siffla, et Duport partit à la dérobée, chez lui. Quelques jours après, le 23 septembre, on donnait un ballet avec Duport. Un des acteurs s'adressa au public, au nom de Duport « affligé », lui demandant de pardonner : de grands applaudissements retentirent dans la salle, et Duport fut de nouveau accueilli avec chaleur.

Duport a montré un grand talent, un goût très fin et une riche imagination dans les mises en scène de ses ballets. Et ce qu'il ambitionnait en vain à Paris, il l'a réussi à Pétersbourg. Il est devenu maître de ballet. Certes, il n'avait pas le génie du célèbre maître de ballet, Charles Louis Didelot, dans les ballets duquel il dansait, mais ses ballets n'en étaient pas moins très artistiques et très intéressants. La grande Encyclopédie ne mentionne que trois ballets composés par Duport : *Figaro*, *Acis et Galathée* et *L'Hymen de Zéphyr*. Il y en avait beaucoup plus. En Russie, il a mis en scène *La Rose de Salange*, un ballet très gracieux ; *Les Troubadours*, qui plaisaient infiniment au public ;

*Almaviva et Rosine*, un ballet anacréontique; *Le jugement de Pâris*, puis un ballet en deux actes, *L'Amour de Vénus et d'Adonis, ou la Vengeance de Mars*, et deux ballets de mœurs : *La fête d'un bon propriétaire foncier* et *Les Benêts*.

Un ballet en un acte, *Mélédor et Zulime*, avait aussi un grand succès et fut présenté pour la première fois le 14 juin 1810, pour le bénéfice de M<sup>lle</sup> Georges, après la tragédie. La sœur cadette de Georges, la très belle Bébelle, la danseuse et l'élève de Duport, dansait le rôle de Zulime et Duport lui-même Mélédor.

Ses plus grands succès étaient ses danses dans les ballets *Le Zéphyr et la Flore*, *L'Amour et Psyché*, *L'Amour d'Adonis* et *Le Navigateur*. Dans le ballet *L'Amour et Psyché*, composé par Didelot, Duport jouait l'Amour et Saint-Claire, Psyché. Ce spectacle plaisait tellement aux spectateurs qu'on le joua durant plusieurs mois

de suite. La collaboration de Duport et de Didelot était très féconde. Seul, un chorégraphe comme Didelot pouvait montrer dans un cadre artistique et parfait le talent varié de Duport. Celui-ci préférait danser — et il était là, en effet, incomparable et sans pareil — les ballets anacréontiques que Didelot mettait en scène pour lui. Mais si Duport suggérait à Didelot une idée, il était lui-même son meilleur interprète.

Duport quitta la Russie en 1812, avec Georges, après la retraite de Napoléon. Pendant les quatre années de son séjour, il dansa 138 fois, sans compter ses débuts, hors du théâtre, et partit en laissant le souvenir d'un danseur volant, excessivement gracieux et charmant. Il mourut à Paris en 1853, à l'âge de soixante et onze ans, laissant une grande fortune.

Moscou, avril 1933.

SERGE KARA-MOURZA.

## LE MUSÉE ANNA PAVLOVA

LE 23 janvier, jour du quatrième anniversaire de la mort de celle qui fut l'étoile de la Danse de nos temps modernes, la grande Anna Pavlova, les Archives Internationales de la Danse ouvraient au public une salle qui portera désormais son nom.

Grâce à l'amitié dévouée de M. Dandré, mari de la disparue, nous avons pu présenter au public un choix de costumes harmonieux aux regards et évocateurs des meilleures danses de la grande artiste.

La photographie illustrant notre texte montre à nos lecteurs la disposition de la salle. La vitrine centrale contient, avec les costumes dont nous venons de parler, un certain nombre de reliques émouvantes à la vue des fidèles admirateurs de la divine Pavlova. Les vitrines latérales renferment les souvenirs de celles qui furent ses illustres devancières : la grande Taglioni, Fanny Elssler et la Guimard.



Salle Anna Pavlova.